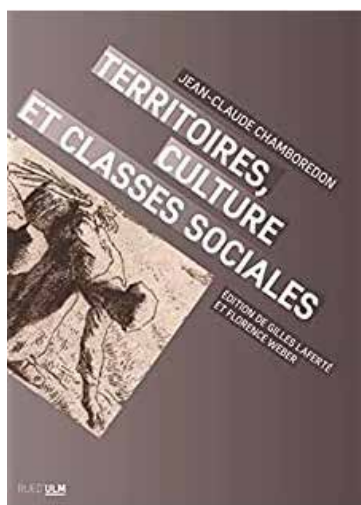


Note de lecture



Jean-Claude Chamboredon
Territoires, culture et classes sociales
Éditions Rue d'Ulm, 2019, 389 pages

Jean-Claude Chamboredon, sociologue érudit, est décédé le 30 mars 2020. Ses ultimes publications sont assez anciennes mais il était resté une figure incontournable de la sociologie française. Rigoureux, précis, exigeant et modeste, recherchant la discussion critique, plus attaché à la transmission des savoirs et à la formation des nouvelles générations qu'à la construction d'une œuvre personnelle, il faisait partie de ces grands enseignants-chercheurs réputés dans le milieu mais inconnus au dehors.

Depuis 2015, l'École normale supérieure et les éditions Rue d'Ulm ont entrepris de lui rendre hommage en republiant ses principaux écrits en versions papier et électronique. Notamment connu pour ses recherches sur la culture et la délinquance juvénile, il avait abordé de nombreux autres sujets, alliant toujours élaboration conceptuelle et enquête de terrain.

Le présent livre, sorti fin 2019, vient clore ce projet éditorial. Il rassemble des articles parus entre 1977 et 1994, qui traitent des liens entre classes sociales, ancrages territoriaux et créations symboliques. Comme à son habitude, Chamboredon y croise plusieurs disciplines : la sociologie générale bien sûr, mais aussi la sociologie de la culture, la sociologie du monde rural, l'histoire de l'art et de la littérature, l'histoire politique des campagnes françaises, l'ethnographie des représentations et des usages diversifiés des territoires (habitat, production, transports, tourisme, loisirs).

Un texte traite de la « mise en peinture » de la vie sociale et de l'invention de « l'éternel paysan », à

travers l'œuvre de Jean-François Millet. Chamboredon décrit les tenants et aboutissants de cette imagerie pittoresque et montre ses fondements sociaux, politiques et esthétiques. Il souligne l'opposition, chez Millet, de deux figures idéal-typiques, celle des prolétaires agricoles et manouvriers dépendants des grandes exploitations, et celle des paysans indépendants du bocage et des régions de foncier parcellaire. Au salon de 1850, il sera avec Courbet le chef de file de la nouvelle peinture de genre, opposée aux styles académique et romantique. Ses toiles, tout en esthétisant la campagne, façonnent une nouvelle représentation de la paysannerie et célèbrent la force muette du peuple : dos voûtés, réalisme rustique, petite vie des simples et des humbles. Tous ces motifs agrariens, que Millet et d'autres ramènent à Paris, puis font circuler d'expositions en expositions, contribuent à nationaliser et à figer les emblèmes dominants des paysages français et des paysans.

Deux autres chapitres, novateurs au moment de leur publication (1980 et 1982), sont consacrés à la chasse et à ses transformations. Chamboredon fut un des premiers à élaborer une vraie sociologie de la chasse, auparavant prisonnière des regards des amateurs et des sociétés savantes. Pour ce faire, il étudie le fonctionnement des associations communales de chasseurs, les statuts et rôles des différents types d'acteurs, leurs conceptions mentales et leurs valeurs. Pour lui la chasse n'est pas seulement le vestige d'une activité de prédation, relevant du folklore, des traditions populaires et des pratiques viriles, mais aussi et surtout une activité sociale

complexe, objet de lutte entre des groupes sociaux voulant contrôler l'usage des espaces ruraux. Il y voit une scène où s'expriment les confrontations résultant de la colonisation, par les modes de vie urbains, des « campagnes dépayssées ». Pour lui, elle est aussi un terrain d'expression de nouvelles valeurs culturelles, aspirations et attitudes face à la nature. À l'époque, la chasse était de plus en plus pratiquée par des ex-ruraux partis habiter en ville, ce qui leur permettait de garder un lien avec leur famille et leur lieu de naissance. Ceci explique la croissance significative des effectifs de chasseurs, entre 1960 et 1974, alors même que la population rurale baissait rapidement : la diffusion de la chasse était l'envers du processus d'urbanisation. Après avoir exprimé un mode de vie rural, la chasse était devenue un « loisir paysan », puis un loisir rural pratiqué par de récents urbanisés. Quelques années plus tard, les enfants de ces néo-chasseurs adopteront de nouvelles attitudes et verront dans cette pratique une atteinte à la nature et à la vie animale.

Plusieurs autres textes traitent du rural et de ses mutations. Ils sont non seulement très intéressants pour les constats qu'ils nous laissent d'une époque révolue, mais aussi pour les tendances qu'ils décrivaient et qui se sont renforcées depuis. Chamboredon avaient su détecter, dans la complexité du réel, les dynamiques novatrices de la société française. Fidèle à sa méthode, il commence par se méfier des préjugés de l'opinion publique et des généralisations trop rapides de certains de ses collègues sociologues. Il prend ainsi ses distances avec l'interprétation totalisante des marxistes, expliquant tout par la structure des classes sociales. Il se démarque aussi des lectures fonctionnalistes et essentialistes, qui font des « paysans » un groupe naturalisé et de la « civilisation paysanne » un concept transhistorique.

Sa lecture plus complexe de la vie rurale donne plus d'autonomie aux acteurs. Son approche est dynamique, il est attentif aux conflits et montre que les campagnes, loin d'être endormies, sont constamment en évolution. Des groupes s'opposent à d'autres et essaient d'imposer leur définition de l'identité locale, à travers des luttes pour l'occupation et l'usage des territoires. Le rural n'est pas irénique, mais traversé par de constants rapports de pouvoir. Il en résulte des analyses faisant ressortir toute la diversité des positions sociales, des modes de vie et des appartenances culturelles : stéréotypes et symboles des uns contre stéréotypes et symboles des autres, appauvrissement ici ou embourgeoisement là, attrait inégal pour la ville et le salariat, conflits d'usage entre anciens et nouveaux habitants, folklorisation du monde rural par les uns et anti-folklorisation par les autres, etc.

Combinant sociologie de l'agriculture et ethnologie des terroirs, Chamboredon montre que ces tensions concernent prioritairement, dès le début des années 1960, la place de l'agriculture dans le processus de modernisation du pays. La ruralité n'est alors plus synonyme de paysannerie, les exploitants cessent d'être dominants et cette mise en minorité démographique entraîne un affaiblissement économique, politique et culturel. Cette restructuration, dirigée par l'État, s'est accompagnée de tensions entre les exploitants « modernes » (gagnés par l'esprit d'entreprise) et les fractions en dehors du mouvement (qualifiées de « traditionnelles »). Promouvant « l'agriculture à l'ancienne » et « l'illusion paysanniste des campagnes », ces fractions alimenteront les mouvements régionalistes des années 1970, en s'agrégeant aux couches moyennes des villes. Ensemble, elles défendront la « petite agriculture marginalisée » et « la nature », et s'opposeront à l'agrandissement des exploitations, au machinisme et aux produits chimiques. Comme le souligne l'auteur, ces années sont aussi celles de l'essor des attentes « naturistes » en matière d'alimentation.

Dans ce recueil, on lira aussi avec profit les textes sur les liens entre rural et urbain. Chamboredon critiquait la tendance à opposer ces deux mondes et considérait qu'elle était trompeuse. Dans les années 1970-80, il observait un brouillage des frontières entre ville et campagne et les voyait non pas comme des entités séparées mais comme « les deux pôles d'un axe au long duquel se déploie un continuum de positions » : plus ou moins grande dispersion de l'habitat, degré variable de renouvellement des populations, niveau inégal de dépendance aux marchés urbains, échanges contrastés entre groupes sociaux, etc.

Au fil des pages, Chamboredon insiste sur le fait que le rural ne peut pas vivre de lui-même et sur lui-même. En 1985, ses enquêtes l'amènent à douter de « l'autonomie » et même de « l'existence » de la société rurale. Si elle a disposé, pendant des siècles, de ses propres principes d'intégration, qu'en est-il lorsque les emplois, les équipements collectifs et les services publics sont concentrés dans la ville la plus proche ? De telles réflexions, sur l'influence des aires urbaines, ont été largement confirmées depuis.

Chamboredon va encore plus loin puisqu'il dit que le rural n'existe qu'en lien avec l'urbain, qu'à travers leurs interactions. Pour lui, il ne fallait donc pas faire une sociologie *du rural*, mais une sociologie *des usages de l'espace rural*, usages échappant de plus en plus aux ruraux pour être contrôlés par les habitants des villes. Dans les années 1950-60, les campagnes étaient surtout des espaces de travail

de la terre, d'élevage, de transformation des ressources naturelles en matières premières consommables. Dans les années 1970-80, avec la déprise agricole et la concentration des exploitations, elles deviennent de plus en plus des espaces d'habitation principale ou secondaire, de récréation et de ressourcement, de contemplation et de consommation d'aménités, de « re-colonisation par la petite bourgeoisie urbaine », au risque d'une « folklorisation de l'identité locale ». La campagne-agriculture devient une campagne-paysage, voire une campagne-parc, à la naturalité réinventée, inscrite dans les politiques publiques – alors émergentes – de conservation et de protection. Tout cela paraît banal aujourd'hui, mais Chamboredon avait su repérer cette affirmation de la campagne comme « nouveau cadre social idyllique », typique des sociétés en forte urbanisation.

Entre villes et campagnes, l'échange est inégal. Dans le passage du rural-production au rural-environnement, il y a plus que la fabrication d'un lieu de plaisance : les urbains et les « rurbains » dictent leurs valeurs et leurs choix, à travers leurs jugements, fréquentations, styles immobiliers, équipements et destinations de vacances. Les enquêtes de Chamboredon montrent comment les gens des villes, en « consommant des espaces ruraux », les font basculer dans la sphère des loisirs et du divertissement, réclamant ici une nature ensauvagée, là des forêts bien entretenues, et là une agriculture paysagère. L'urbain demande, commande, dénigre ceci ou valorise cela, exalte le terroir paysan ou condamne les agro-équipements. Dans tous les cas, selon l'auteur, les nouveaux usages sociaux du territoire tendent à réduire l'agriculture à une activité « complémentaire et annexe ». Chamboredon affirmait que le rural constituait une des modalités de la vie urbaine, que la société villageoise

devenait le lieu d'expression de la consommation des villes, et que la campagne n'était plus qu'une « sorte d'équipement urbain », une « scène complémentaire par rapport à la scène urbaine ».

On le voit, cette série d'articles à nouveau publiés reste d'une grande actualité, et nous ne saurions trop en recommander la lecture. D'autres idées intéressantes auraient pu être mises en lumière, mais contentons-nous, pour conclure, de quelques remarques générales. Tout d'abord, ces textes viennent rappeler que Chamboredon était un chercheur intuitif, productif, qui savait questionner le réel, observer les acteurs, pour en tirer découvertes et conceptualisations. En second lieu, il prenait la géographie au sérieux et savait combien les lieux, les distances et les espaces façonnent les groupes sociaux et le fonctionnement des sociétés. Appartenances territoriales, effets localisés, enracinement des classes sociales, zonages naturels ou culturels : il nous dit que tout doit être situé, contextualisé, et cette leçon est d'autant plus valable aujourd'hui que l'urbanisation et la péri-urbanisation, loin d'entraîner une homogénéisation spatiale, accroissent la diversité des lieux et de l'esprit des lieux. Troisièmement, en insistant sur la puissance des images et des mécanismes mentaux, il nous rappelle qu'appartenir au rural n'est pas qu'une affaire d'origine sociale et d'adresse postale, mais aussi le résultat d'un travail de définition et d'autodéfinition de soi, d'identification, de construction d'attaches et de références. Enfin, Chamboredon n'ambitionnait pas d'imaginer le futur, et sa conception rigoureuse de la sociologie l'aurait empêché de le faire, mais la pertinence et la justesse de ses travaux, en débusquant des tendances lourdes et des faits porteurs d'avenir, lui ont permis de décrire à l'avance les trajectoires dominantes du rural et de l'agriculture, toujours à l'œuvre aujourd'hui.

Bruno Héroult

Chef du centre d'études et de prospective – MAA
bruno.herault@agriculture.gouv.fr